

Toepffer à Trient

Chacun connaît bien le grand écrivain genevois, qui, en plus de ses facéties écrites et dessinées à l'occasion de ses grands voyages, a donné ces carnets en images que l'on considère, sans doute à juste raison, comme les premières bandes dessinées dont ainsi notre écrivain et dessinateur aurait été l'initiateur.

Ses voyages, entrepris avec ses élèves, sont nombreux. Beaucoup de ceux-là, dont l'un d'entre eux entraînera même la petite troupe jusqu'à Venise, tournent autour du Mont-Blanc, que Toepffer n'aura jamais assez bien découvert, raison de ses multiples retours dans cette région.

Toepffer a passé plusieurs fois à Trient, dont au final il n'aura pas dit grand-chose. Mais cependant, par ces quelques pages dont l'humour primesautier sait parfois être un peu agaçant, il donne des détails que les autres auteurs n'offriront jamais. Car voilà, Toepffer est un original de génie, à mettre résolument à part. Nul ne conte comme lui. Nul ne sait mieux voir, les paysages, bien entendu, mais surtout les hommes et femmes qu'il rencontre et qui sont chacun pour lui comme un petit spectacle.

Notre première source est : Nouvelles genevoises, Vienne, Manz Editeur. Encore une fois sans date. Décidemment les rééditions de Toepffer manquent vraiment de précisions. Dans cet ouvrage une nouvelle avec pour titre : La Vallée du Trient. Il s'agit-là d'une aventure romanesque vécue par l'auteur, ses compagnons, anglais et français, et une jeune fille dont il convient d'aller au secours alors que la caravane dont elle fait partie est en difficultés dans la descente du col de Balme sur Trient tandis que la tempête menace. Notre homme sait être amoureux !

Petit secret de famille, il connaissait déjà Emilie, car tel est son charmant prénom, bien avant qu'il ne la rencontre à nouveau dans cette aventure où l'on découvre que son père n'est pas trop content que ce jeune godelureau amoureux tourne autour d'elle !

La suite est dans un gros bouquin que nous avons entre les mains, un monstre de 35 sur 24 cm, et de 8 cm d'épaisseur. Il comprend 652 pages, toutes avec un texte ceinturé d'une jolie guirlande qui donnerait à cette production l'impression d'être très fortement luxueuse. Ce qui pourrait être. Mais malheureusement l'éditeur, Desclée, De Brouwer et Cie, Lille-Paris-Bruges, a trouvé bon d'inclure, non pas seulement des gravures, qui sont toutes reproduites de manière correcte, mais aussi des photos par contre d'une qualité relativement médiocre. Mais enfin, l'ensemble reste agréable. Le titre est : Voyages en zigzags en France, Suisse, Italie et Tyrol par Rodolphe Topffer. On ne découvrira aucune date, ni pour l'édition de l'ouvrage, ni pour les voyages, lacune très regrettable. On peut néanmoins situer l'édition de ce pavé dans les années vingt.

De ce livre tout à fait étonnant de par son volume inusité, nous tirons le récit d'un passage à Trient fait lors des cinquième et sixième journées. Le titre de cette course faite en 1840 : Voyage à Chamouny, à l'Oberland, au Righi.

Un second voyage de ce type a lieu en 1842. Il s'agira en fait du dernier périple fait par l'auteur avec ses élèves. C'est : Voyage autour du Mont-Blanc (Le Val d'Hérens, Le Zermatt, Le Mont Saint Bernard).

Si nous nous référons à la bibliographie de l'ouvrage : Histoire du tourisme dans la vallée du Trient (1860-1945), de Myriam Perriard-Volorio (1991), nous constatons que Toepffer n'y figure pas d'une manière bien convaincante alors qu'il fut probablement le seul à restituer quelque peu l'ambiance de ces premiers refuges au début du XIXe siècle, tandis que ceux-ci n'étaient en fait que des gargotes assez mal tenues en général.

Notons au passage qu'il existe un livre sur ce charmant endroit : Trient, cent ans d'histoire cent ans de vie, par Roland Gay-Crosier, 1999. Il s'agit pour nous de le retrouver.

Ceci dit, en route pour Trient où nous retrouvons Toepffer dans ce qui pourrait bien être à considérer comme son premier passage. Alors c'est un jeune homme qui peut avoir vingt ans et pour lequel la romance l'emporte sur l'intérêt pour le paysage !

Pour mieux goûter ces émotions, j'étais demeuré en arrière de mes compagnons. J'aimais à me voir seul dans ce gouffre de la Tête-Noire, battu de la pluie, étourdi par le fracas du torrent, par le bruit des pierres qui descendaient les ravins en s'entre-choquant, par celui de la foudre, dont les éclats saccadés se prolongeaient en grondements majestueux, tantôt lointains, tantôt tout voisins et comme au-dessus de ma tête. La scène était si magnifique et ma préoccupation si entière, que je fus presque désappointé lorsque je vis près de moi les cabanes de Trient, dont je me croyais encore éloigné. Des rires se firent entendre sur la galerie d'une cabane. C'était le Français qui venait de m'apercevoir. « Il y a du vin ici, me cria-t-il, venez un peu tremper votre eau. » J'entrai dans le chalet.

Les cabanes de Trient sont assises au milieu d'une petite vallée dont l'aspect est frappant et plein de caractère. Cette vallée, qui n'a en aucun sens plus d'un mille de longueur, est si profondément encaissée entre des cimes d'une hauteur immense, que le soleil n'en éclaire le fond que vers le milieu de la journée, et

durant un petit nombre d'heures. A l'une des extrémités, le glacier de Trient, pressé entre les parois d'un étroit couloir de granit, fait entendre de sourds craquements, et, ouvert à sa base, il vomit, comme par une gueule azurée, des flots noirs et tourbillonnants, qui fuient bientôt d'un cours plus doux au travers de la prairie. A l'autre extrémité, une montagne, fendue perpendiculairement jusqu'à la base, donne passage à ce torrent qui se perd dans de ténébreux abîmes, inconnus au regard de l'homme, pour aller ressortir près de Martigny, en Valais, et s'y jeter dans le Rhône. La situation de cette vallée, cette ombre perpétuelle, ce glacier, ces eaux, y entretiennent une ravissante fraîcheur; et les pelouses qui en tapissent le fond, lorsque du haut de la montagne on les voit pour la première fois, resplendissent de l'éclat d'une verdure incomparable. Il semble qu'on découvre un Éden inaperçu encore, une retraite où vivent cachés depuis des siècles les primitifs habitants de la contrée. L'on descend, l'on entre dans cette ombre limpide, l'on savoure cet air récréateur, l'on écoute cette voix sonore et continue des eaux qui arrivent et qui fuient; une neuve splendeur émerveille les yeux et remue doucement le cœur.

C'est dans ce vallon qu'aboutissent les deux passages de la Tête-Noire et du col de Balme. Les deux sentiers s'y réunissent au pied de la Forclaz, qu'il faut encore gravir et redescendre pour arriver à Martigny. On n'y trouve en fait de gîte que le cabaret où je venais d'entrer. C'est, au rez-de-chaussée, l'étable, le fenil, et, au-dessus, la chambre des buveurs; on y monte par quelques échelons de sapin, aboutissant à la galerie d'où le Français m'avait appelé. Comme il arrive de

loin en loin qu'un voyageur, surpris par la nuit ou par l'orage, est contraint de s'arrêter à Trient, les gens du cabaret entretiennent dans cette même chambre deux petits lits. Au moment où j'entrai, les deux Anglais, renonçant à pousser jusqu'à Martigny par un temps si affreux, venaient de s'en assurer la possession, et, après avoir changé de linge et d'habits et rallumé leur cigare, ils s'y délassaient par anticipation.

La tempête était devenue si terrible, que j'étais fort inquiet au sujet de la caravane que j'avais quittée le matin, et fort impatient d'apprendre qu'elle avait déjà descendu le col et dépassé Trient. Comme j'allais questionner l'hôte, un éclair éblouissant, suivi à l'instant même d'un effroyable coup de tonnerre, nous fit tressaillir. L'hôte se signa, et sa femme, accourue vers la fenêtre, cria: «C'est sur le bois Magnin!» Nous regardâmes. Un homme sorti du bois s'enfuyait à toutes jambes de notre côté. Quand il fut plus près, nous l'appelâmes. Je le reconnus aussitôt pour l'avoir vu le matin auprès des parents de ma jeune compagne, et, rempli d'anxiété, je le questionnai. Il ne m'apprit rien. Vers le sommet on lui avait fait prendre les devants, avec ordre de pousser jusqu'à Martigny pour y retenir des logements. Une heure après, la pluie était venue, puis l'orage, puis la foudre. «Elle est tombée, ajoutait-il, sur le chalet de Privaz, qui brûle à cette heure, et les bestiaux sont épars, notamment une génisse que j'ai dépassée, qui beuglait à fendre le cœur... Elle m'a suivi jusqu'à ce coup de tonnerre qui a frappé entre elle et moi, que j'ai cru que c'était la fin du monde!»

Tout à coup le Français, qui avait écouté ce colloque: «Des dames dans ce bois!... des dames parmi

cette tempête! Parbleu! il ne sera pas dit que je ne les en aie pas tirées. Qui vient avec moi? — Je suis votre homme, et vous êtes le mien, lui dis-je. En route! Je prends ces deux peaux de mouton suspendues à la muraille. — Et moi ce cordial,» dit le Français en versant le vin de notre chopine dans sa gourde. Sans autres apprêts, nous partîmes. En ce moment arrivaient les trois géologues... dans quel état, bon Dieu! ruisselants par les coudes, par les poches, par le nez, par les cinq doigts; des hannetons flottants dans le cataclysme d'une ornière, des noyés du déluge nageant vers l'arche!... et néanmoins, attentifs encore aux cailloux, regardant du coin de l'œil aux stratifications. Ils entrèrent dans la cabane.

Nous fûmes bientôt engagés dans la montée du col de Balme. « Ces marchands, disait le Français, sont des voleurs, avec leur imperméable; toute l'eau du ciel est dans mon chapeau!... A propos, sont-elles jolies vos dames? » Un nouveau coup de tonnerre suivi de roulements effroyables, me dispensa de répondre; d'ailleurs on avait une peine infinie à s'entendre. Le sentier était devenu le lit d'un ruisseau furieux; de toutes parts l'eau tombait en cascades, et à mesure que nous nous élevions, le froid devenait de plus en plus vif. Au-dessus du bois Magnin, la pluie était glacée et mêlée de grésil. Une heure après, nous nous trouvâmes au milieu de la neige. Alors le silence succéda tout à coup au fracas des eaux et au sifflement du vent dans la forêt.

On ne distinguait plus le sentier, et personne ne répondait aux cris que nous poussions de temps en temps; aussi nous désespérions déjà du succès de notre tentative, lorsque nous aperçûmes au-dessus de

nous une mule qui descendait le col. Elle était seule, toute sellée : la bride traînait à terre. Pour ne pas l'épouvanter, nous nous cachâmes derrière la saillie d'un rocher, et lorsqu'elle passa près de nous, mon compagnon lui barra le chemin, pendant que je sautais sur la bride. J'y reconnus celle que j'avais tenu le matin ; c'était la mule d'Émilie ! Alors nous commençâmes à présager les plus sinistres choses. Sans perdre de temps, le Français sauta sur l'animal, tandis que, demeuré derrière, je le fouettais pour le contraindre à marcher et à nous guider en même temps. Mais quand nous fûmes arrivés au-dessus d'un plateau ouvert de tous côtés, la mule, se jetant brusquement sur la gauche, se mit à fuir de toute sa vitesse, en tachant de se débarrasser de son homme. Le Français, beau cavalier, se piqua d'honneur, tint bon, et, au bout de quelques instants, je le perdis de vue. Je demeurai ainsi seul, agité par la plus vive inquiétude, et ne sachant de quel côté me diriger. Après avoir erré quelque temps, je retrouvai les traces que la mule, en descendant, avait laissées empreintes sur la neige, et je pris le parti de les suivre. Ce fut une heureuse idée, car, au bout d'un quart d'heure, je me trouvai face à face avec un homme qui descendait en suivant ces mêmes traces.

C'était le guide qui courait après sa bête. « Nous avons votre mule, lui criai-je, mais où est votre monde ? — Où ils sont, où ils sont ? Que sais-je ? Cette neige d'à présent, c'est le soleil, après les tempêtes, d'il y a une heure. Plus de sentier, plus de vue, un vent à balayer les sapins, et la foudre aux quatre coins du temps. Nous étions chacun à notre bête, moi pendu à la bouche de la mienne ; on ne s'est plus revu. Par

bonheur j'ai pu tirer vers une caverne, pas bien loin, où j'ai mis la demoiselle à l'abri, mais bien en peine qu'elle est, la pauvre fille, et encore que sans ma bête je ne l'en peux tirer.»

Ces dernières paroles, qui s'étaient fait attendre, me firent passer d'une affreuse inquiétude aux transports de la joie. Non seulement Émilie était en sûreté, mais j'arrivais merveilleusement à propos. « Bonhomme, lui dis-je, vous allez battre le pays jusqu'à ce que vous les ayez tous retrouvés, et moi je ne bouge pas de la caverne que vous n'avez reparu. Où est-elle? » Il m'indiqua à quelque distance un rocher noirâtre. « C'est droit au-dessous, dit-il, le chemin ne peut pas vous manquer. » Et il partit.

Je m'acheminai vers le rocher. Mais que dites-vous, lecteur, de la situation? Et si la vie de voyage, en isolant une jeune personne de ses compagnes, en l'approchant de vous, ou seulement en faisant naître l'occasion de quelques entretiens, rehausse à vos yeux ses attraits, double sa grâce, embellit sa beauté, que sera-ce si, accouru en libérateur, vous la surprenez dans l'ombre d'une grotte, seule, tremblante, et néanmoins se rassurant à votre approche, accueillant d'un sourire de gratitude votre empressement à voler à son aide! Il est vraiment à craindre que, troublé vous-même par le plaisir, enhardi par vos avantages, vous ne laissiez trop voir un empressement que la conjoncture rendrait vite importun. C'est ce que j'avais grand soin de me dire à moi-même en montant vers le rocher.

Mais, quoi qu'il puisse faire pour se maintenir dans les termes d'une respectueuse civilité, un jeune homme n'apparaît point ainsi à l'entrée d'une grotte,

que la jeune fille qui s'y est réfugiée n'éprouve ce pudique embarras dont déjà le sentiment de sa solitude la préservait à peine. A ma vue, une vive rougeur colora les joues d'Émilie, et, quittant aussitôt la place reculée où elle était assise, elle accourut sur le seuil, comme pour se mettre sous la protection du jour et des cieux. Ce mouvement, tout naturel qu'il fût, ne pouvait m'être agréable, car l'alarme, même la plus passagère, outrage un sentiment délicat et honnête. Toutefois, le déplaisir que j'en ressentis me fut de quelque secours pour donner à mon apparition le tour prosaïque que réclamaient les convenances. Je racontai à Émilie à quelles suites de circonstances je devais le bonheur d'être conduit auprès d'elle. Je lui fis part des mesures que je venais de prendre pour hâter sa réunion avec ses parents, sans aucun doute déjà rassurés à cette heure par l'arrivée de mon ami auprès d'eux ; puis, encouragé par le plaisir visible que causaient ces bonnes nouvelles, j'arrangeai mes discours de manière à ramener assez de sécurité pour que ces courts moments d'un tête-à-tête si inespéré ne fussent pas troublés par les poisons de l'inquiétude et de l'effroi. Émilie sourit alors, des larmes d'attendrissement mouillèrent ses yeux ; et si, à la vérité, elle conserva quelque embarras, il n'avait cette fois d'autre cause que la décente réserve qui l'empêchait d'oser me témoigner assez une reconnaissance qu'elle ressentait vivement.

En ce moment la neige avait cessé de tomber, et le vent, maître du col et des hauteurs, tenait les lourdes nuées suspendues au haut des airs. Un jour triste et blafard éclairait la surface des plateaux, tandis qu'une nuit humide régnait dans les gorges, du fond des-

quelles s'élevaient par lambeaux déchirés de grises et incertaines vapeurs. Nous nous assîmes à la place où nous nous trouvions, et, les yeux fixés sur ce spectacle, nous commençâmes à nous entretenir des aventures de la journée, des fureurs de l'orage, de ces magnifiques contrastes offerts à nos regards dans l'espace de quelques heures, jusqu'à ce que, nous étant doucement rencontrés sur mille impressions que nous avons ressenties ensemble, bien que séparés, il s'ensuivit des paroles moins réservées et un abandon plus intime. Émilie m'avoua que, une fois réunie à ses parents, elle compterait cette journée, où elle avait éprouvé tant d'émotions, de terreurs et de joies, parmi les plus belles de sa vie... Je me hasardai alors à lui répondre que ce moment où j'avais le bonheur de la rencontrer seule et de pouvoir lui faire l'aveu des sentiments dont mon cœur était plein était un moment auquel je n'en pouvais comparer aucun de ma vie passée, et dont je ne saurais jamais retrouver le pareil loin de sa présence. Ces paroles lui causèrent un trouble extrême. Pour faire diversion, et comme elle était transie par le froid de ces hauteurs, je la pressai de revêtir cette peau de mouton que j'avais apportée de Trient. C'est une sorte de manteau grossier dont s'affublent les pâtres du pays. Elle se prêta à mon envie en souriant, et tandis que d'une main je tenais suspendu l'habit du pâtre, de l'autre j'allais, par l'ouverture des manches, à la rencontre de la sienne. Mais voici que, sous cet agreste accoutrement, les grâces délicates de son visage brillèrent d'un éclat si vif et si nouveau, que, transporté d'amour, mes lèvres s'égarèrent sur cette main que je tenais encore, et elles y imprimèrent un baiser. Confuse et

tremblante, Émilie retirait sa main, lorsque des voix se firent entendre. Nous nous levâmes en sursaut. C'était le guide... et derrière lui le père!

Je n'ai jamais vu chez un père la joie de retrouver sa fille aussi expressivement mêlée du dépit de ne la trouver seule. Émilie, pour lui cacher sa rougeur, s'était élancée dans ses bras; moi-même je m'empresai de lui témoigner combien je prenais de part à cette heureuse réunion, et néanmoins ni ses paroles ni ses manières ne pouvaient en aucune façon se mettre à l'unisson des nôtres, bien que la situation lui commandât de se montrer tendre envers sa fille et surtout reconnaissant envers moi. Aussi son embarras, presque trop marqué, se communiquait déjà à nous-mêmes, lorsque, pour trouver une contenance, il se prit à rire de l'accoutrement pastoral d'Émilie. Ce fut une issue admirablement trouvée, par laquelle nous sortîmes tous de peine, riant à qui mieux mieux, sans avoir, ni les uns ni les autres, la moindre envie de rire. Vinrent ensuite les explications mutuelles sur les incidents de la journée. Mon ami le Français avait fait merveilles. Il avait rencontré le guide, il avait retrouvé le père, retrouvé la mère et rassuré tous les deux en leur apprenant que leur fille était depuis une heure de temps sous ma garde au fond d'une grotte. C'est sur ce mot que M. Desalle (le père d'Émilie), au lieu de manifester une grande allégresse, s'était levé brusquement pour nous rejoindre en toute hâte.

Une chose que j'ai oublié de dire, lecteur, c'est que cette jeune personne, je l'avais remarquée dès longtemps, à Genève déjà, au milieu des réunions de l'hiver; je l'avais remarquée aussi aux premiers beaux jours, alors que les jeunes filles, échangeant les laines

et les pelisses de la saison froide contre les robes légères et les écharpes flottantes, semblent comme des fleurs fraîchement écloses de l'enveloppe jalouse qui voilait leur éclat. Je l'avais remarquée encore lorsque au mois d'août elle était partie pour visiter les glaciers et que j'étais parti sur ses traces. Demanderez-vous si elle m'avait remarqué à son tour? Ce n'est pas à moi de le dire, mais ce que je puis affirmer, c'est que ses parents m'avaient, eux, infiniment remarqué. Mes assiduités, qui troublaient leur repos et qui contrariaient leurs vues, les avaient seules portés à se déplacer pour venir voir une belle nature dont ils n'avaient que faire, et, comme on l'a vu plus haut, à préférer le passage pénible du col de Balme au trajet facile de la Tête-Noire. Cette courte information explique bien des choses; je pourrais la rendre plus complète en anticipant sur un avenir peu éloigné, si je ne craignais de nuire à l'intérêt de mon récit en rapprochant de ces poétiques aventures le dénouement, heureux à la vérité, mais prosaïque, auquel elles aboutirent à six mois de là. Je reprends mon récit.

Le temps, sans cesser d'être sombre, n'était plus orageux; le peu de neige qui était tombée commençait à disparaître, et tout promettait une soirée tranquille. Nous quittâmes la grotte, et nous nous dirigeâmes vers un tourbillon de fumée qui, s'élevant de derrière un bois de mélèzes, marquait la place où nous étions attendus. Le Français était absent pour l'heure, mais nous y trouvâmes madame Desalle confortablement établie dans le plus joli bivouac possible. «Votre ami, monsieur, est un homme charmant!» me dit-elle dès qu'elle m'aperçut. En effet, avec cette activité secourable et galante que développe si vite chez

les Français la vue du sexe en détresse, mon compagnon avait en quelques instants dressé une sorte de chaise longue, au moyen de quelques pierres juxtaposées et recouvertes d'un lit de mousses sèches; au-dessus il avait entrelacé les branchages des mélèzes, de manière à former un abri impénétrable à la neige; puis, allumant un petit feu à madame Desalle, il avait entassé plus loin de gros branchages, de façon à produire un brasier ardent, autour duquel des baguettes, portées sur des coches faites aux mélèzes voisins, attendaient qu'on y suspendît, pour y être séchés, les effets de la caravane. Ces égards pour une dame qui n'était plus jeune, et ces soins prévoyants pour assurer le bien-être de notre petite colonie, provoquèrent chez nous tous ce sentiment de gratitude qui est si merveilleux pour changer les situations les plus ingrates en moments pleins d'agrément. Mais à la vue d'un petit ustensile d'argent, formé de trois ou quatre pièces artistement ajustées et rempli d'un liquide en ébullition, je ne pus m'empêcher de rire. J'y reconnus une cafetière mécanique à deux ou trois fins, dont mon compagnon nous avait démontré les propriétés à Valorsine, et dans laquelle il venait de verser quelques gouttes d'essence de café achetée à Paris, sur une poignée de neige ramassée au col de Balme.

En cet instant, nous l'aperçûmes lui-même qui remontait le mamelon sur lequel nous étions en tirant après lui une mère-vache qui le suivait sans trop de peine... « Bravo! s'écria-t-il en nous voyant tous réunis, j'en amène pour tout le monde, mais du café seulement pour ces dames. Je vous salue, mademoiselle; veuillez, messieurs, déposer sur les baguettes ce châle, ces manteaux. Je me charge du reste. » Aussitôt, après

avoir ouvert et déposé auprès de ces dames un petit sucrier de poche, il se mit à traire la vache dans deux de ces tasses en bois de coco qui servent à boire aux sources; puis y ayant versé le café, il présenta le breuvage d'un air à la fois empressé et glorieux qui était à mourir de rire. Je riais donc, mais cette fois de gaieté, de contentement, et sans mélange aucun de malice, comme j'avais pu faire à Valorsine. En effet, je venais de comprendre seulement alors une chose bien simple pourtant: c'est qu'en voyage, comme ailleurs, il n'est de vilain accoutrement que celui qui, ne convenant qu'à son maître, est sans emploi pour autrui.

Au sortir de l'angoisse, les cœurs s'ouvrent aisément à l'indulgence, au bonheur, à une cordialité expansive qui en chasse tout sentiment rancunier. Déjà monsieur et madame Desalle semblaient ne se souvenir ni de la grotte, ni d'autres contrariétés plus anciennes; et moi-même, reconnaissant de l'accueil amical qu'ils me faisaient, j'évitais de leur donner de l'ombrage en me montrant trop empressé auprès de leur fille. Pour celle-ci, revenue de son trouble, mais intérieurement agitée, elle s'efforçait de cacher ses préoccupations sous un air d'enjouement, tandis que mon nouvel ami, le Français, ayant remis en poche sa batterie de cuisine, s'occupait avec les guides des préparatifs du départ.

Au moment où nous partîmes, le soleil venait de reparaître à l'horizon, et le dais de grises nuées qui avait plané jusqu'alors sur nos têtes, empourpré tout à coup par les feux du couchant, s'était changé en un dôme d'une sublime splendeur. Insensiblement cet éclat s'effaça, les pâles feux des étoiles brillèrent çà

et là dans le ciel, et la nuit nous surprit au milieu de la descente. Il ne pouvait plus être question de pousser jusqu'à Martigny, et, d'un autre côté, coucher à Trient semblait un parti désespéré. Les guides eux-mêmes ne nous y engageaient pas.» Rien pour coucher, disaient-ils, et pour vivre des œufs... — Des œufs! interrompit le Français, écoutez, je me charge du souper... il réfléchit un instant... et de la couchée! ajouta-t-il; j'ai des lits pour ces dames. Mais il faut que je prenne les devants; ainsi, bon voyage, et au revoir.» Nous voulûmes le retenir, le remercier du moins, mais il était déjà hors de vue. Au bout d'une heure et demie, nous sortîmes du bois Magnin. A la vive lumière qui brillait aux fenêtres d'une maison, nous reconnûmes de loin les cabanes de Trient, et nous jugeâmes que notre compagnon était à l'œuvre. En approchant, nous croisâmes deux voyageurs que nous vîmes avec surprise s'engager, à cette heure avancée, dans le sentier de la Forclaz. C'étaient nos deux Anglais. A son arrivée, le Français n'avait rien eu de plus pressé que de les réveiller pour leur annoncer l'agréable nouvelle que, comptant sur leur politesse, il avait promis leurs lits à deux dames qui allaient arriver. Les deux Anglais, visiblement contrariés, étaient sortis du lit silencieusement, et, après s'être irrités contre l'hôtesse qui leur proposait de coucher dans le fenil, ils s'étaient décidés à partir.

J'ai décrit plus haut l'hôtel du lieu. Nous y arrivâmes vers dix heures. En passant devant la porte de la cuisine, nous aperçûmes un grand mouvement de gens allant, venant, et, au milieu, notre Français, qui, illuminé par le flamboyant éclat du foyer, donnait ses ordres, tout en veillant sur une sorte de casserole où

bouillonnait un mets écumeux. « Montez ! montez ! nous cria-t-il. Impossible que je quitte mon *sambayon* : il y va de ma gloire et de votre entremets. » Nous montâmes dans la salle d'en haut, où les trois géologues, conviés au festin, nous accueillirent avec une cordiale bonhomie. Je trouvai cette salle bien changée. Les deux lits n'avaient pu être enlevés, mais ils étaient disposés avec décence, et le Français, s'étant fait livrer toutes les nappes de la maison, les avait suspendues aux fenêtres en façon de rideaux, profitant de l'ampleur de ces blanches toiles pour les relever en festons sur les côtés. Cette seule disposition, en ôtant de cette salle de cabaret le souvenir de sa destination, lui donnait un aspect de convenance et de propreté que rehaussait le plaisir de tous, et de nos dames surtout. Mais ce qu'il fallait admirer, c'était la table. Six chandelles, proprement ajustées dans des bouteilles, illuminaient une table chargée de mets rustiques et d'ustensiles pittoresques : au milieu, un potage fumant ; sur les ailes, trois ou quatre variétés d'omelettes ; autour, et symétriquement disposées, des chopines d'étain remplies, les unes d'un petit muscat du Valais, les autres de l'eau du glacier. Nous nous assîmes avec délices. Le plaisir d'arriver, la surprise de rencontrer tant de ressources, et, plus que cela, le sentiment que toutes ces choses étaient sorties de terre, au coup de baguette du plus aimable empressement, portèrent à son comble un contentement auquel se mêlait, dans ces premiers moments, le charme le plus sérieux de la reconnaissance.

Le Français ne tarda pas à paraître. Derrière lui, l'hôtesse, toute grave d'obéissance et de vouloir, portait le *sambayon*. Nous nous récriâmes sur le plaisir

de la surprise et sur l'habile ordonnance du festin. «N'est-ce pas? Et voilà ce que c'est, ajouta-t-il en se tournant vers la pauvre femme, que de rencontrer de braves gens qui ouvrent leurs caves, livrent leurs œufs, donnent leurs nappes. Allez, bonne femme, envoyez coucher vos hommes, et quand le vin sera bouillant, appelez-moi. C'est un *négus*, nous dit-il. A table maintenant! Ici M^{me} Desalle, là M^{lle} Émilie; M. Desalle en haut, moi en bas, vous et ces messieurs dans les intervalles, et vive l'auberge de Trient!» Nous fîmes un chorus général, moi surtout, qui venais d'assurer à ma chaise une place entre celle d'Émilie et celle de sa mère.

Le souper, comme on peut croire, fut charmant. Dès la soupe, qui était bonne, mais claire, ce furent des exclamations qui se renouvelèrent à chacun des mets, et sans parler de ce que le cœur y mettait du sien; tous ceux qui ont passé dans les montagnes une journée de fatigues et de privations savent ce que vaut un médiocre potage, et avec quelle facile complaisance on trouve exquis les plus simples aliments. Mais quand vint le tour du *sambayon*, les acclamations redoublèrent. Le Français, plus joyeux que nous tous, y répondait par des saillies de pétillante gaieté, en telle sorte que le tumulte, commencé par des propos de félicitation, se prolongeait en éclats de rire. L'arrivée du *négus* suspendit ce tumulte. Dès qu'il fut servi, tout le monde à la fois, et le Français aussi, réclama la faveur de porter un toast; mais M. Desalle s'adjugeant la parole, en raison de son âge: «Je porte, dit-il, la santé de notre amphitryon! Qu'il m'excuse si je le désigne ainsi, en attendant que je sache un nom qui nous demeurera cher à tous, et à ma fa-

mille en particulier. Monsieur a fait, d'une journée de fatigues et d'alarmes, une journée de plaisir et de délassement; je lui en exprime notre affectueuse et vive gratitude.» Nous nous levâmes tous pour choquer nos verres contre celui du Français, qui répliqua incontinent: « La modestie m'empêche de me nommer, mais voici mon nom écrit au fond de mon chapeau. Qu'il me soit permis de dire à mon tour que, depuis que je voyage, je n'ai pas pris encore autant de plaisir qu'aujourd'hui, et d'en conclure que je ne m'étais pas trouvé encore en si aimable compagnie. Je bois à la vôtre, mesdames et messieurs! »

Bientôt après, nous prîmes congé des dames, et nous gagnâmes notre couche rustique, où, grâce aux fatigues de la journée, nous ne fîmes qu'un somme jusqu'à l'aurore.

Ce récit est extrait de *La Vallée de Trient*, chapitre de *Nouvelles genevoises*. L'édition originale de cet ouvrage serait de 1841.

Ci-dessous, *Voyage à Chamouny, à l'Oberland, au Righi*, 1840.



Des maisons qu'aurait peut-être pu apercevoir Toepffer.

Cinquième et Sixième journées.

CE matin le temps paraît disposé à se mettre au beau, M. Topffer fait à la bourse commune une saignée copieuse pour solder notre dépense de deux journées ; après quoi il lui offre son bras, et l'on part. La bourse commune, qui déteste les saignées, quand même elles lui font du bien, est maussade, renfrognée sur l'œil, et elle prend jusqu'aux passants pour des fraters qui veulent lui ouvrir la veine.

Le guide Michel et son Michelet nous mènent voir la grotte de l'Aveyron, sans s'inquiéter du mulet, qui demeure sous la garde de nos dames restées en arrière. Heureusement qu'aucune des deux *n'amazone* dans ce moment, car la selle vient à tourner. Nos dames se donnent mille peines pour la remettre en place, mais sans y parvenir, tandis que le mulet semble leur dire : « Trop bonnes dames, laissez-moi seulement brouter en paix ; cette pendeloque ne me gêne pas le moins du monde. » Et il se met à l'œuvre, gardé par les deux bergères.

A Argentière, Édouard, qui est un ressuscité, s'administre un petit verre de rouge trempé d'eau. Tout aussitôt le voilà qui s'affadit de nouveau, et, lugubre comme une urne lacrymale, il attend de pas en pas son enterrement prochain. Ses jarrets déjà ne sont plus de ce monde ; il en est réduit à profiter de ceux du mulet, dont la selle a été remise en place par la famille Michel. Cependant les cimes, les glaces brillent dans toute leur gloire, et les gazons rafraîchis étalent de toutes parts leurs riantes couleurs. Sans la pluie, en vérité, on ignorerait tous les charmes du beau temps.

Près de Valorsine, on marche de bois en clairières, sur un tapis de mousse, en compagnie d'un petit ruisseau dont l'onde, transparente comme l'air, court en gazouillant sur des cailloux scintillants. Tout est calme, fleuri, plein de fraîcheur. Au delà les montagnes se resserrent, et l'on chemine dans une gorge sauvage sur un petit sentier en corniche. Rien de si varié, de si aimable que ce passage, et nous ne saurions trop conseiller aux touristes de le préférer à celui du col de Balme.

Du col de Balme on a une belle vue du mont Blanc ; mais au sortir de Chamounix et de la mer de glace, c'est peu de chose qu'une vue du mont Blanc : encore bien mieux vaut ce contraste d'une nature agreste et paisible, succédant aux bouleversements des glaces et à la sauvage nudité des aiguilles.

Il y a au plus noir de la Tête-Noire une maison isolée. C'est une petite auberge tenue par un Piémontais barbu et sa compagne mal peignée. Il vaut presque mieux y arriver de jour que de nuit. Ces gens ont importé là le délabrement et la saleté. Ils nous servent, sur une table sans nappe, dans une chambre sans

meubles, quelques vivres misérables qui nous font le plus grand plaisir, pendant que deux hommes à figures de brigands tirent à la carabine tout auprès. La bourse commune, qui a tressailli en voyant un Piémontais, tressaille bien mieux en voyant une petite note où elle est saignée à blanc. Que serait-ce si, voyageant seule, elle venait à rencontrer dans un chemin creux ces deux gaillards à la carabine !

A Trient, nous atteignons l'avant-garde, qui nous attend pour y faire tout justement la buvette que nous venons d'accomplir. Par précaution pourtant, elle a déjà commandé des côtelettes et des fraises. La bourse commune refuse net de payer des côtelettes particulières ; mais elle a affaire à huit gaillards très habiles, qui, à force de douceur et de componction, lui extorquent un secours de quatre francs. Pour solder le reste, les huit gaillards exploitent l'innocence du voyageur Woodberry, qui reluque leur panier de fraises, et ils les lui vendent cher pour en racheter à vil prix. De cette façon, tout le monde est content, hormis Woodberry, qui jure, mais un peu tard...

En quittant Trient, on monte la Forclaz : c'est une pente pas très longue, mais d'une roideur à faire sur un chariot. Du haut du col on découvre toute la vallée du Rhône, magnifiquement encaissée entre des montagnes couronnées de neiges. De là le sentier descend droit sur Martigny, et si on le quitte pour prendre par les prairies voisines, on se voit abrité par les plus beaux châtaigniers du monde. A mi-descente, nous croisons un vieillard octogénaire qui monte à grand'peine en s'appuyant contre un jeune homme ; ce jeune homme lui-même semble chanceler sous le poids. Nous sommes émus de compassion : Gustave tire sa bourse et leur porte une aumône... Et puis on nous apprend que ce sont tout uniment gens qui reviennent d'un baptême, où ils n'ont pas baptisé leur vin. Quant à l'aumône, le jeune homme regarde, paraît surpris : puis, toute réflexion faite, il empoche sans savoir ni pour quoi, ni d'où, ni comment, mais pour aller se rafraîchir plus tard.

Près de Martigny, nous rencontrons deux ex-élèves, anciens camarades, qui, de Lavey, où ils sont en séjour, viennent nous voir à notre passage. On fraternise, et, à souper, un punch encore entre à leur suite dans la salle. C'est ici le voyage des rencontres et des punchs.

Il est de règle que nous ne fassions jamais à pied le long ruban qui sépare Martigny de Riddes. Ce sont trois lieues en droite ligne. En marche, deux choses sont à craindre : les rubans et la nuit, et pour la même raison. Toutes deux, en supprimant la distraction qui naît de la variété et de l'impression des aspects, rendent la marche ingrate et les lieues interminables. M. Morand, aubergiste de la poste, nous loue donc son colossal char à bancs ; toute la caravane s'y ajuste, et, fouette cocher !

Voyage autour du Mont-Blanc. (Le val d'Hérens, le Zermatt, le Mont Saint-Bernard). On peut le dater de 1842. Il se déroule sur 24 journées. Le passage à Trient se fait lors de la troisième. Voici ce qui s'est alors passé :

Troisième journée.

Lous partons aujourd'hui de bonne heure et à jeun. L'air a cette sérénité matinale qui promet une belle journée : tout au plus quelques traînées de vapeurs, qui se cherchent dans le haut des airs, nous font-elles craindre de trouver voilées les sommités dont nous allons avoir le spectacle.

Entre Martigny-la-Ville et Martigny-le-Bourg, on ne manque jamais de rencontrer des crétinisés à choix. Cette fois, ce sont deux particuliers qui ont réuni en commun leurs facultés aux fins de conduire une vache : mais, en vérité, l'on dirait que c'est la vache qui les mène paître. Tandis que, muets et stagnants sous leurs chapeaux à cornes, ils marchent de cette allure qui n'est ni le pas, ni l'amble, ni quoi que ce soit de définissable, la bête paraît auprès d'eux une comère accorte et bien prise, qui s'en va, en tricotant, vendre son lait aux citadins. Nous traversons Martigny-le-Bourg, et tout à l'heure nous voici tous engagés dans les pentes de la Forclaz, à l'exception de Poletti et de Canta, qui ont manqué le sentier et pris la route du grand Saint-Bernard. Après délibération on les abandonne à leur sort, qui ne peut manquer d'être celui de rebrousser chemin aussitôt qu'ils se seront aperçus qu'ils s'éloignent de nous.

Les pentes de la Forclaz, qui sont rudes à descendre, ne sont pas douces à monter. Outre que le sentier est à peine zigzagué, et que, du bas au haut, les aspects ne changent ni devant ni derrière, l'on n'y rencontre d'ailleurs l'aubaine d'aucun replat consolateur. Mais jusqu'à mi-hauteur, les noyers d'abord, les châtaigniers ensuite, défendent le sol contre les ardeurs du soleil ; et là où de bienfaisants rameaux ne se joignent pas en dôme au-dessus du sentier, on peut le quitter pour suivre le long des vergers l'ombre continue des grands arbres. Quelques touristes nous croisent ou nous dépassent, et aussi un brave homme avec son mulet chargé de deux barils ; cet homme est communicatif. « Tel que vous me voyez, nous dit-il, c'est moi que je les entretiens de vin par là-haut. A minuit je charge ma bête, et j'y grimpe pour redescendre avant la chaleur... et aussi pour avoir de la compagnie, reprend-il, car vous ne savez pas, vous autres, que dans ce creux il passe plus de gens la nuit que le jour. Ah ça ! bonsoir, et conservez-vous. »

Plus loin, c'est une bonne grosse dame qui descend aussi précipitamment que le lui permettent son âge et son embonpoint. Elle nous aborde, et de ce ton familièrement affectueux et poli qui est propre au gens de ces vallées : « Pardon, messieurs, si je vous arrête... Ne savez-vous point de remède pour l'érysipèle ? » Nous nous regardons les uns les autres, fort embarrassés de trouver un remède pour l'érysipèle. « C'est pour notre petite, continue-t-elle, qui est tant, tant

malade ! Je lui ai monté hier du sirop de gomme qui n'a rien avancé. » Survient madame Topffer, qui dit son idée. « Eh bien, chère madame, faites-moi cette consolation de voir notre petite en passant ! Vous lui ferez du bien en attendant le médecin que je vais quérir. » C'est le cas ou jamais d'être médecin malgré soi ; en sorte que nous promettons tout ce qu'elle veut à cette brave femme, qui repart émue comme elle est, mais soulagée pourtant.

Au bout de deux grandes heures, nous atteignons le sommet du col. De cet endroit, l'on aperçoit, tout au fond d'une étroite et nue vallée, quelques grises toitures éparses sur un bout de pâturage : c'est Trient ! Aussitôt l'avant-garde d'y courir pour commander le déjeuner et en hâter les apprêts. Honneur sans doute à l'avant-garde !... mais il n'en est pas moins vrai que dès ici commencent, pour le traînard affamé, les doux moments, les croissantes joies. Sans hâter le pas, bien mieux ! tout en s'accordant désormais de petites haltes inestimables, il voit au-dessous de lui les messagers de la faim descendre à grands sauts, arriver en bas, enjamber les clôtures, couper par les prairies, et franchir un seuil... il voit une riche fumée s'élever en tournoyant dans les airs, et, rempli d'aise à ce ravissant signal, il se lève, ingambe et léger, pour ne plus se rasseoir qu'autour d'une table qui se trouve servie quand il arrive. Celui qui écrit ces lignes connaît à fond cette pratique, et, chose honteuse à dire, sans cesse, en voyage, on l'a vu préférer aux glorieuses palmes du dévouement agile les délices calculées de ce sybaritisme de traînard.

A Trient, comme dans presque tous les endroits de vaches et de pâturages, le beurre est fort et le lait, rare. Sorbières demande du *kirch-wasser*, on lui apporte de l'eau de cerises. C'est du *kirch-muss* qu'il voulait dire, cette confiture des montagnes à cerisiers. Mais ici, à peine quelques mélèzes et trois ou quatre pommes de terre frileuses qui se hâtent de croître dans le jardin du curé. Il faut donc nous contenter de ce miel blanc que font les abeilles avec le suc embaumé des fleurs alpines, et auquel la renommée a donné le nom générique de miel de Chamonix. Malgré les imperfections de ce repas, personne ne désavoue l'inestimable prix d'une ou de quatre tasses de café au lait, après une marche matinale de trois heures. Sur la proposition de M. Topffer, l'assemblée vote à l'unanimité que c'est bien là le déjeuner classique du piéton. Sur ces entrefaites, arrivent Poletti et Canta, tout rouges de hâte et les poches pleines d'aventures à raconter. Pendant qu'ils prennent leur repas, les artistes se sont mis à l'œuvre, d'autres s'en vont faire un feu au pied du rocher voisin, et Léonidas en pleurs cherche partout dans le pâturage son coco perdu et son numéraire envolé : c'est cinq francs.

Après le col de la Forclaz, c'est le col de Balme que nous voulons franchir. Laisant donc sur la droite le beau passage de la Tête-Noire, nous remontons

la vallée de Trient jusqu'à ce que nous ayons atteint les pentes du bois Magnin ; pentes rapides, mais ombreuses, humides, zigzagüées, et où une multitude de spéculations abrégatives s'offrent aux marcheurs entreprenants.

Et nos voyageurs de s'acheminer ensuite en direction du col de Balme.

Et cette présentation de Toepffer à Trient à considérer comme un brouillon préparatoire plus que comme une œuvre (petite) achevée.